



MICHEL RUFFIN

*Le Roman du
masque de fer*
ou le secret de Douvres

éditions du
ROCHER

VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des grands destins*

Le roman du Masque de Fer
ou
Le secret de Douvres

MICHEL RUFFIN

Le roman du Masque de Fer
ou
Le secret de Douvres

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ravalait son déshonneur. Elle serait à lui, même s'il ne pouvait prétendre à l'exclusivité.

Ce vaudeville qui éloignait d'Artagnan de sa mission risquait d'irriter le roi. Fort opportunément une nouvelle en provenance d'Angleterre vint faire diversion car elle était de nature à bouleverser l'équilibre des forces en Europe : le Parlement anglais venait de reconnaître Charles II comme roi, écartant ainsi le fils de Cromwell qui prétendait succéder à son dictateur de père.

Dès que la nouvelle fut connue, la cour se précipita pour féliciter la sœur du nouveau roi dont l'exil en France ne laissait pas que de bons souvenirs chez l'intéressée tant on l'avait ignorée et même parfois humiliée. L'heure de la revanche d'Henriette-Anne d'Angleterre était enfin arrivée.

Paris, mai 1660

Louis XIV venait d'effectuer une sieste avec Marie Mancini. La nièce du Cardinal était en grande partie responsable de l'éducation sexuelle du roi. La jeune femme était dépitée de n'avoir pas été choisie comme épouse mais elle ne tenait pas trop rigueur à Louis car Marie était une femme de cœur. Le Cardinal écourta les derniers échanges des amants en se faisant annoncer. La situation avec les Provinces-Unies se dégradait et des décisions ne pouvaient attendre. Le roi reçut le prélat.

– Alors monsieur le Cardinal, qu'est-ce donc, cette urgence ?

– Il faut éviter que l'Angleterre ne vienne soutenir les Hollandais.

– Certes, mais que suggérez-vous ?

– Un mariage.

– Mais qui donc voulez-vous marier ?

– Henriette-Anne de France, la sœur du roi Charles II.

– Avec qui, diantre ?

– On peut avoir plusieurs candidats. Mais il doit s'agir d'un prince du sang.

– Cela s'impose en effet. Et donc ?

– J'avais pensé à... Monsieur, duc d'Orléans.

– Mon frère ! Il épouserait sa cousine !

– Oh, vous savez, Majesté, l'Église n'est plus très regardante sur ces mariages consanguins... Je vois des avantages à une telle

union.

– Qu'en pense ma mère ?

– Elle y est favorable. Je crois que cette union souderait encore davantage les deux royaumes.

– J'admets que de ce point de vue la solution s'impose.

– Elle s'impose d'autant plus, Majesté, que des bruits courent sur les mœurs de Monsieur.

– Oui, je sais, j'ai ouï moi aussi des rumeurs selon lesquelles il serait plus attiré par les hommes.

– En effet, sire, et pour ne rien cacher à Sa Majesté, il existe des témoignages accablants. Mais n'exagérons pas non plus les dérives de Monsieur... Il ne néglige pas totalement les femmes.

– Comment peut-on être sodomite quand il y a de si belles créatures... ?

– Tous les goûts sont dans la nature, Majesté...

– Ces pratiques sont du dernier mauvais goût.

– Je suis de l'avis de Votre Majesté.

– Bien, monsieur le cardinal, comme d'habitude l'affaire est certainement déjà engagée ?

– Oh, amorcée seulement sire !

– C'est-à-dire ?

– Monsieur, frère du roi, n'est pas hostile au principe.

– Ah, vraiment ? Il ne doit pas connaître sa cousine ! Elle n'a pas été gâtée par dame nature, la pauvre.

– Il y a les maîtresses pour répondre à cet aspect des choses. Le mariage n'est pas fait pour cela. Monsieur votre frère a vite compris l'intérêt pour lui de prendre femme. Cela calmera les rumeurs. Dans ces conditions, qu'espérer de mieux que la sœur d'un roi en exercice... ?

– Alors c'est pour quand ?

– Madame votre mère avait pensé que le mois de mars de l'année prochaine serait une bonne date. Je crois que cette union

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fontainebleau, été 1661

Du haut des fenêtres du premier étage, la reine mère contemplait, amusée, la scène qui se déroulait dans la cour. Le roi son fils devisait aimablement avec un petit groupe de femmes. Il s'agissait de l'épouse de Monsieur, Henriette-Anne, et de ses dames de compagnie.

Anne d'Autriche, sur la recommandation du comte de Saint-Aignan, avait convaincu sa belle-fille de prendre à son service une âme charmante, franche, spontanée, curieuse, qui possédait un bien joli minois. En se servant de ce paravent, on calmerait les rumeurs qui couraient sur les relations du roi avec sa cousine. Louis avait accepté de rentrer dans ce jeu. Au début du mois de juillet, le roi commença les apartés avec la jeune et gracile jeune fille.

– Je joue bien mon rôle ma cousine ? demanda le roi à Henriette-Anne.

– C'est parfait sire, on commence à pépier à propos de mademoiselle de La Vallière.

– Je suis donc bon comédien, ma cousine !

Au cours de la deuxième quinzaine de juillet, Louis fut conquis par cette jeune fille discrète, sans malice mais douée pour la danse, la musique, le chant et possédant des talents d'écuyère et une grande connaissance des livres. Françoise Louise de La Vallière de La Baume, élégante blonde aux yeux clairs, possédait en outre un esprit d'à-propos surprenant pour son jeune âge. À dix-sept ans elle était en mesure de cingler des

répliques dignes du salon de madame de Scudéry. Le roi succomba sous tant de charmes réunis.

Il continua pourtant à rencontrer nuitamment sa cousine mais leurs relations évoluèrent en même temps que croissait la passion du roi pour la belle Louise. Henriette-Anne, personne d'un réalisme saisissant, comprit qu'il fallait chercher d'autres amants. Elle s'y résolut sans délai. La politique la passionnait. Elle maintint donc avec le roi Louis des conversations moins badines. Il y était beaucoup question des relations entre la France et l'Angleterre dirigée par son frère. Entre les deux parents commença à se dessiner l'ébauche d'une Europe aux alliances renouvelées. Comme le roi n'avait qu'une confiance limitée en ses ambassadeurs et que certains sujets délicats ne pouvaient être évoqués devant des tiers, Henriette-Anne exerçait les fonctions d'intermédiaire et sondait son frère sur des sujets intéressant l'avenir des deux pays.

En quelques mois la cousine du roi devint l'éminence grise des deux souverains. Un sujet retenait particulièrement leur attention : l'éventuelle conversion de Charles II d'Angleterre au catholicisme.

– Mon frère n'a rien contre cette conversion, surtout si elle est accompagnée d'un versement substantiel. Mais le Parlement y est hostile et nous n'oublions pas le sort qui a été réservé à notre père par Cromwell.

– Je sais que l'affaire est délicate, il faudra de la patience. Mais quelle gloire si je parviens à faire rentrer ce pays dans le giron de l'Église catholique !

– Comptez sur moi, mon cousin, pour faire progresser la chose.

Henriette-Anne, devenue Madame en tant qu'épouse de Monsieur, frère du roi, consacra toute son âme à la mission qu'elle s'était fixée. Quant à son corps, elle ne renonçait pas à

l'offrir encore à son roi. Mais celui-ci n'avait plus d'yeux que pour la La Vallière et boudait le plus souvent sa cousine. Elle s'en plaignit à Philippe son mari :

– Votre frère me délaisse, Monsieur, il s'est entiché de cette petite dame de compagnie...

– Je sais, Madame. Je suis cocu par mon frère, vous l'êtes par votre servante et il nous arrive d'user des bontés du même homme.

– Oh, de qui parlez-vous ?

– Mais de celui avec lequel vous vous consolez : le comte de Guiche !

– Et alors ?

– De Guiche vous fait cocu madame.

– Avec qui ?

– Avec moi. Il n'arrive pas à choisir. Comme moi il aime au féminin et au masculin.

– Je n'aurais pas imaginé...

– Soyez plus circonspecte en politique que vous ne l'êtes en amour...

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Je sais que vous complotez avec mon frère et quand il ne vous mignonne pas le cul que vous avez fort accueillant, il vous susurre quelques secrets à l'oreille. Vos rendez-vous semblent moins galants mais tout aussi redoutables.

– Bien, puisque nous avons des sujets en commun...

– De Guiche ?

– Par exemple. Restons amis...

– Ce qui n'exclut pas l'accomplissement de devoirs conjugaux éventuels ? Comme je vous l'ai dit, j'ai appris à apprécier vos profondeurs. Et nous sommes de jeunes mariés...

– Pourquoi refuserais-je ? Je suis votre épouse en effet.

Henriette-Anne était une femme émancipée qui aimait le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sérieusement songer à entrer en conflit avec lui... Ses restrictions de fonctions ? Certes, elles existaient mais que devraient dire tous les autres, les Villeroy, Séguier, Brienne père, Guénégaud, La Vrillière... ? Ce jeune roi faisait une crise d'autorité, il finirait bien par se lasser...

Paris, 1^{er} septembre 1661

Eustache Danger avait toutes raisons pour bénir le ciel. Il était au service de Madame, épouse du frère du roi ! Elle avait des bontés pour lui et à plusieurs reprises il avait même surpris des attitudes équivoques. Ne l'avait-elle pas reçu au lever du lit ? Ne s'était-elle pas levée brutalement de ce même lit aussi peu vêtue qu'Ève en paradis ? Et il était resté là, bouche bée, pétrifié de terreur devant ce spectacle sublime mais trop incongru pour ne pas annoncer des lendemains inquiétants.

Il ne la voyait que tard le soir ou dès potron-minet. Il passait par un couloir secret qui liait la chambre de Madame à la bibliothèque ovale. Une porte dérobée conduisait à un escalier menant à l'entresol. C'était là son quartier. Sa fonction officielle en faisait l'homme d'entretien de cette splendide résidence de Saint-Cloud...

Depuis son engagement il avait dû suivre, près de Vincennes, un entraînement sévère. Séances de cheval, escrime, initiation à la navigation, étude des us et coutumes de l'Angleterre. Puis il y eut cette première mission : voyage de Paris à Calais, embarquement sur un navire marchand, remontée jusqu'à Londres. Là il dut se rendre auprès du roi Charles II pour lui remettre les documents confiés par Madame.

Avant son départ, celle-ci avait rappelé les règles :

– En aucun cas tu ne dois ouvrir ces lettres cachetées à la cire et portant mon sceau. Si tu devais faire de mauvaises rencontres, personne ne doit s'emparer de ces documents. En cas

d'extrême nécessité, tu les brûles. Ta vie en dépend. En chemin tu ne te lies à personne, tu te fais discret. Officiellement, si on te pose des questions, tu es le commis d'un prêteur lombard, Agnesi, retiens bien ce nom. Ce banquier existe, nous avons souvent recours à lui, il nous coûte moins cher que Fouquet. Quand tu rentreras de voyage, tu me le feras savoir par Milon, l'intendant de la maison. Il sait toujours où me trouver. C'est un homme dévoué et discret.

Danger ne comprenait pas très bien ce qui venait de lui arriver. Mais on mangeait bien chez Madame, on était plutôt bien traité et on avait l'illusion de devenir un personnage important. Il s'acquitta d'ailleurs plus qu'honorablement de son premier voyage même si la traversée de la Manche lui laissa de désagréables souvenirs biliaires. La faute à une mer de fort méchante humeur.

Henriette-Anne, après avoir pris connaissance du contenu de la sacoche ramenée par son homme de main, le gratifia de quelques sols. Il en fut d'ailleurs ainsi à chacun de ses déplacements.

Madame fut satisfaite d'apprendre que son frère était sur le point d'accepter la proposition de rachat de la ville de Dunkerque. Certes les parties ne semblaient pas d'accord sur la somme mais le principe semblait acquis. Elle suggérerait au roi Louis de faire une contreproposition : deux cents mille livres, peut-être, mais à condition d'ajouter Mardyck à la transaction. Pour cela il lui faudrait attendre que le roi de France revienne de Bretagne. Jusqu'à son retour elle tuerait le temps avec de Guiche puisque Monsieur accompagnait le roi à Nantes. Son rival de mari éloigné, elle aurait pour elle seule cet infatigable amant. Elle savait depuis longtemps que son mari, Philippe, entretenait une relation suivie avec de Guiche. Aussi quand elle réussit à mettre dans son lit ce beau libertin, elle y vit un signe de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- La mort, évidemment, dit le roi en s’adressant à Le Nôtre.
- Non point, Majesté. Fouquet a été condamné au bannissement et à la confiscation de tous ses biens.
- Mais ce n’est pas possible ! cria le roi. Vous aviez bien expliqué à monsieur d’Ormesson ce que nous attendions de lui ?
- Parfaitement sire...
- Et alors ?
- Monsieur Le Fèvre d’Ormesson est jaloux de son indépendance, il m’a déclaré qu’il rendait des arrêts, pas des services !
- Il a osé ? Je lui montrerai où conduit l’insolence ! Rentrons à Paris, Louvois, je dois agir sans délai. Vous m’accompagnerez dans mon carrosse. Ah ! Le Vau, vous m’avez convaincu : pas de briques, de la pierre comme à Vaux, au moins pour les murs extérieurs, on verra si nos finances permettent de n’utiliser que de la pierre... Je n’ai pas la fortune de Fouquet !

À Paris la nouvelle se répandit bien vite. On se félicita que Fouquet ait échappé à la peine capitale. Madame de Scudéry, Corneille et La Fontaine se réunirent pour louer le courage d’Ormesson. Les tentatives du pouvoir pour accabler le surintendant avaient fait basculer l’opinion publique. Les habitués des salons se rangèrent dans le camp des sympathisants du surintendant. D’affameur du peuple, Fouquet devint le génie de la finance. On le fustigeait en 1662, il fut considéré comme une victime l’année suivante. Les maladresses du pouvoir n’y étaient pas pour rien. Chacun savait que les preuves étaient falsifiées, que des faux avaient été établis. Colbert avait fait montre d’un zèle coupable et devenait la tête de turc des beaux esprits. De son côté Fouquet avait démonté une à une les charges de l’accusation. Sa démonstration sur l’équilibre entre son actif et ses dettes fut éblouissante. Il avait établi sa bonne gestion. Pour un peu le tribunal eût été convaincu de sa parfaite probité, ce qui, évidemment, en aurait fait sourire plus d’un. Ses

avocats déposèrent près de quarante volumes d'écritures... Même la découverte en cours de procès de documents cachés derrière une cheminée et prévoyant des plans de soulèvement n'emporta pas la conviction des juges tant on leur avait fourni d'éléments inexacts ou faux. Fouquet fut habile. Ces plans il les avait faits, reconnut-il. Plus par malice d'ailleurs que par réelle intention d'intriguer ou de fronder. Il leur dénia tout contenu subversif. Il plaida le jeu, s'indignant qu'on prétendît avoir trouvé les documents dans une cache. Non, ils traînaient chez lui, n'ayant aucune importance. L'accusation avait, selon lui, inventé la cachette. On le crut. Le procès s'éternisait. Plus le temps passait, plus l'accusation s'effiloçait. Il fallait que le pouvoir reprenne en main cette cour. Elle le tenta.

Mais d'Ormesson fut intègre...

Arrivé à Vincennes le roi réunit Lionne, Louvois, Brienne et Colbert :

– Messieurs, vous connaissez la décision de la cour. Elle ne saurait me satisfaire. Mais le roi détient le droit de grâce. Il peut donc modifier une sentence. S'il le peut dans un sens, il le peut aussi dans l'autre. J'ai donc décidé de commuer la peine de monsieur Fouquet en un enfermement à vie. Louvois, vous serez en charge de l'application de cette décision. Faites-la porter à la cour et qu'elle soit exécutée sans délai. Fouquet finira ses jours dans la forteresse de Pignerol. Si l'opinion n'était pas aussi favorable à ce gremlin, je l'eusse condamné à mort. C'est le châtement qu'il méritait.

– Mais, intervint Brienne, il n'est pas d'exemple d'une aggravation de la peine par le roi ! Cela serait contraire au droit, Majesté, que vont dire tous les juristes de ce pays ?

– Je vous sais l'ami de Fouquet, Brienne, mais que ces liens ne vous égarent pas. J'ai conscience de prendre une mesure inhabituelle. Les circonstances l'exigent. Il en va de la quiétude

du royaume. Laisser Fouquet libre de ses mouvements constitue un risque que je ne puis prendre. Cet homme sait trop de choses, il a connu des secrets d'État, il doit être privé de sa liberté et redouter toujours l'aggravation de son sort. Nous ne reviendrons plus sur le sujet, la décision est prise. Qu'on exécute la sentence ! Lionne, rédigez le texte de cette décision qui devra être remise sans délai. Dites au capitaine Castelmoré d'Artagnan de prendre toutes dispositions pour emmener sous trois jours son prisonnier à la forteresse de Pignerol.

– Qui gardera le prisonnier là-bas ? Le gouverneur de la place ?

– Non, il nous faut un garde attaché à la forteresse responsable uniquement des prisonniers.

– Cela fait maintenant trois ans que d'Artagnan fait office de geôlier, doit-il poursuivre ?

– Non, j'ai trop besoin de lui ici. Mais voyez avec lui pour désigner un de ses hommes. Celui qui sera choisi ne relèvera pas du gouverneur de la ville mais de vous directement, Louvois. Que monsieur d'Artagnan prenne toutes précautions pour le voyage. Les amis de Fouquet peuvent tenter de le libérer.

– Je donnerai instruction, sire, pour que cent de ses hommes accompagnent votre capitaine des mousquetaires.

– Oui, cent hommes... c'est bien...

Charles de Batz-Castelmoré n'était pas mécontent de la fin du procès Fouquet. Depuis l'arrestation à Nantes, il ne l'avait plus lâché : Angers, Vincennes, la Bastille. Je ne suis plus capitaine des mousquetaires, maugréait-il, mais geôlier de luxe, vertubleu ! Et voilà que maintenant il devait conduire Fouquet à Pignerol. En plein hiver ! Ce déplacement ne l'arrangeait pas. Il était en cours de séparation. Anne-Charlotte lui faisait des crises de jalousie insupportables. Elle n'admettait pas que son mari soit aussi prévenant avec madame Fouquet. Le surintendant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

savait quels chemins éviter, quels raccourcis prendre. La confiance de Madame à son égard le flattait. Elle avait même eu des bontés pour lui. Des étreintes rapides car Madame aimait que l'on en vienne vite au fait. Les préliminaires et les minauderies de mise en train l'exaspéraient. Jamais Danger n'avait fréquenté une femme qui s'embrasait aussi rapidement. Mais elle retrouvait calme et distance aussi vite. À peine son serviteur en avait-il terminé qu'elle déclarait : C'est bien Danger, vous pouvez disposer. Elle rabattait alors sa robe et quittait le cellier, la cave ou la serre pour gagner ses appartements.

Plusieurs fois Eustache Danger s'était demandé ce que pouvaient bien contenir les missives transportées. Elles étaient cachetées à la cire. Il n'était pas question de se montrer indiscret. Madame avait été claire sur ce point : toute indiscretion mettrait sa vie en grand péril. Cela serait bien embrenant, songeait-il... il avait une tâche bien rémunérée, Madame était bien disposée envers lui et il voyait du pays à ses frais ! Pas d'écart Eustache ! décida-t-il.

*

Michel Le Tellier marquis de Louvois, à la différence de Colbert n'avait aucune haine envers Fouquet. Avec Pontchartrain et d'Aligre, le nouveau garde des sceaux et chancelier de France, ils n'avaient pas le sentiment que les finances royales étaient mieux gérées par Colbert. D'un point de vue purement comp-table ils reconnaissaient la supériorité du nouveau responsable. Mais Fouquet avait du génie alors que, pour eux, son successeur était un besogneux. L'entente entre les anciens du Conseil d'en-haut et le nouveau étaient parfois tendues. Colbert ne supportait pas d'être éloigné des affaires

diplomatiques. Louvois et Lionne faisaient tout pour l'en écarter. Le roi trouvait avantage à ces rivalités, elles l'assuraient de conserver tous les pouvoirs. Aucun de ses ministres ne représentait un danger. Chacun espionnait l'autre.

Colbert, avec le temps, commença à marquer son territoire et à mettre en place un réseau de mouches et d'hommes de main. Les pratiques de son maître Mazarin l'avaient marqué. Il reconnaissait également en son for intérieur que Fouquet avait su s'organiser. Il copia ses habitudes. Il mit en place un service de courrier personnel.

À la différence de son prédécesseur, Colbert se moquait du paraître. Il visait seulement l'efficacité. Aucune attitude ostentatoire, aucun complexe de supériorité, un mépris pour l'argent, un train de vie spartiate, une honnêteté malade, c'est ainsi que la Cour percevait l'homme des finances et de l'économie. Autant on pouvait trouver des arrangements avec Fouquet dans l'intérêt bien compris de toutes les parties, autant Colbert faisait preuve d'intransigeance lorsqu'il s'agissait de dépenser le moindre sol.

Jean-Baptiste Colbert faisait bonne mine à tous. Sauf à Louvois et à Madame. Il voulait savoir ce que manigançait cette dernière. Il détacha deux de ses hommes afin de découvrir ce qui se tramait avec l'Angleterre. Contrairement à Louvois, il considérait que ce pays était une puissance à combattre. Elle serait dangereuse à terme pour le commerce maritime. Mieux valait privilégier l'alliance avec les Provinces-Unies.

À la fin de l'année 1666, ses espions l'informèrent que le messenger de Madame s'apprêtait à partir en voyage. Il donna instruction pour qu'on l'intercepte et que l'on prenne connaissance du contenu des lettres avec une grande discrétion. En habillant le tout en coup de main de malandrins.

Eustache Danger partit en effet de Saint-Cloud le 2

décembre. Madame l'avait appelé la veille :

– Danger tu vas repartir. Les lettres que tu vas remettre au roi Charles, mon frère, sont de première importance. Plutôt mourir que de t'en séparer.

– Quand dois-je me mettre en route ?

– Dès demain.

– Bien Madame.

Henriette-Anne tendit les lettres à son valet qui les plaça dans une sacoche de cuir. Il y avait là le contenu résumé de sa conversation avec le roi Louis, son beau-frère. On proposait à Charles II de concrétiser un accord au détriment des Provinces-Unies. Il était aussi évoqué la possibilité d'une conversion du roi d'Angleterre au catholicisme...

Madame regarda Danger. Il n'était pas bel homme mais il avait un regard intéressant et un corps harmonieux. Le genre d'homme qui lui plaisait. Elle finit par lui dire :

– Alors Danger, on ne dit pas au revoir ?

Et joignant le geste à la parole elle se retourna, souleva sa robe et présenta ses fesses à Danger. Celui-ci se gratta la tête et comprit ce que l'on attendait de lui.

On ne faisait pas attendre Madame...

*

Depuis trois jours Danger chevauchait sans relâche. Il atteindrait Amiens à la tombée de la nuit. Il n'avait pas rencontré âme qui vive depuis près d'une heure. Il aperçut un chemin qui partait sur sa droite. Il décida de soulager ses intestins agités par un ragoût douteux avalé le midi dans une auberge. Il attacha son cheval et s'installa à quatre pattes le dos appuyé sur un tronc d'arbre. Ah, dieu, se dit-il, que ça fait du bien !... Il prenait son temps. C'est alors qu'il vit passer sur la route principale deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Danger prit place dans un coin de la cale. Il avait repris confiance mais demeurait toutefois sur ses gardes.

Il sentit le bateau rouler. C'est donc qu'ils étaient partis. Il avait sommeillé puis s'était endormi peu avant l'aube. Il inspecta la cale. Le rafiote était fatigué. Des trous avaient été bouchés avec de la futée. Au fond il aperçut la cargaison : une vingtaine de tonneaux. Il s'approcha et tapota sur un tonneau juché sur les autres. Il devait contenir au moins six cents litres de vin. On ne mourra pas de soif, songea-t-il. Il se décida à monter sur le pont. En passant il donna un coup sur un tonneau entreposé sur bâbord. Le son le surprit. Il renouvela le geste. Pas de doute ce tonneau était vide. Il cogna le suivant. Même son. Il poursuivit son inventaire. Il n'y avait que deux tonneaux remplis. Les autres étaient tous vides. Il ne comprenait pas pourquoi ces marchands n'allaient livrer que deux tonneaux de vin en Angleterre.

Il monta sans bruit sur le pont. Le patron rencontré la veille tenait la barre. Deux marins roupillaient accolés au bastingage. Danger sursauta : la sacoche de cuir ? Il redescendit les marches et ouvrit son paquetage. La sacoche était bien là avec les lettres à l'intérieur. Si cet équipage en voulait à son courrier ou à son argent, il aurait profité de la nuit.

Danger ne savait plus quoi penser. Il s'assit sur le plat-bord et réfléchit. Madame avait insisté sur l'extrême importance du courrier transporté. Personne ne devait lire son contenu. En cas de nécessité absolue, il avait ordre de détruire les lettres.

Le vent qui soufflait de trois-quarts arrière tourna au sud. Le bateau se mit à fendre la houle. Danger surveillait l'équipage. Il lui apparut très vite que deux des matelots ne participaient pas aux manœuvres. Ils demeuraient le plus souvent assis le long du bastingage. Danger s'avança vers eux et leur demanda :

– Ne croyez-vous pas qu'il faudrait étarquer un peu ?

Les deux hommes se regardèrent d'un air stupide. Le plus petit des deux finit par maugréer :

– Faut voir... faut voir.

Danger avait sa réponse : ces deux individus n'étaient pas des marins. Il avait utilisé un terme souvent entendu et, à l'évidence, ces faux marins ne le connaissaient pas.

Danger resserra sa vigilance.

À Douvres il acheta un cheval et prit la route de Londres. Au détour d'un chemin il aperçut deux hommes qui s'en prenaient à une femme. Elle était déjà à moitié dénudée. Danger hésita puis piqua les flancs de sa monture. Il tira son épée et la tendit à bout de bras comme s'il voulait charger. Les malandrins ne semblèrent pas apeurés et continuèrent à dénuder la femme. Danger arriva à leur hauteur. Les agresseurs se sauvèrent. Danger mit pied à terre et se pencha vers la femme qui gémissait.

– Allons, n'ayez plus peur, ils sont partis...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, il ressentit une déchirure brutale à la tête.

Quand il reprit ses sens, la femme avait disparu. On n'avait pas volé son cheval qui broutait l'herbe à quelques mètres de là. Danger ouvrit son sac. Son argent avait disparu. La sacoche de cuir avait été sortie et gisait près de sa bourse vidée de son contenu. Les cachets des lettres avaient été brisés. Sans doute les voleurs les avaient-elles piétinées. Hébété, Danger resta assis à même le sol regardant, l'air stupide, les lettres. Elles étaient même entrouvertes.

Il blêmit à l'idée de devoir avouer qu'il s'était fait stupidement avoir. Madame ne le lui pardonnerait pas. Il se demanda comment sortir du pétrin dans lequel il s'était mis.

Le messenger de Madame remonta sur son cheval. À l'étape du soir il aviserait. Il serait obligé de vendre la sacoche pour tenir jusqu'à Londres. Là il solliciterait l'aide du roi.

Arrivé à son auberge il négocia avec le tenancier. Celui-ci fit la fine bouche mais lui donna gîte et couvert plus l'équivalent de quatre louis contre la sacoche.

Dans sa chambre il examina les lettres. Le cachet de la première était brisé et l'on pouvait déplier le papier. Le cachet des deux autres lettres étaient eux aussi brisés mais peu endommagés. Danger se dit qu'il y avait une petite chance de les restaurer. Mais avant de se mettre à l'ouvrage, il eut la faiblesse de lire les lettres.

Danger n'était pas au fait des questions politiques. Il comprit cependant très vite que ces documents étaient de la première importance. Ses agresseurs les avaient-ils lus ? Il y avait peu de chance que ces détrousseurs aient su lire.

Plus la lecture avançait, plus Danger prenait peur. Il tenait dans ses mains des choses qui le dépassaient certes, mais qu'il devinait constituer de lourds secrets d'État.

Il reblia les lettres et entreprit d'effacer les dommages causés aux sceaux. Après deux bonnes heures de travail il parut satisfait. Certes son bricolage ne résisterait pas à un examen. Mais le roi Charles dans sa hâte de lire le courrier de sa sœur ne serait peut-être pas attentif... De toute manière, il n'avait pas le choix.

*

Le roi Charles prit les lettres. Il demanda à Danger si le voyage s'était bien passé. Celui-ci hésita un instant et décida de répondre affirmativement. Comme d'habitude on lui fixerait son jour de départ.

Confortablement installé dans les communs du château, Danger se félicitait de ne pas avoir raconté l'attaque dont il avait été victime. Sa mission était remplie, il n'avait plus qu'à rentrer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Et que devient Fouquet ?

– J’ai parlé de lui récemment avec Madame. Il supporte stoïquement son sort. Il se plaint de ne pas voir sa famille. La Feuillade qui est allé à Vaux a rapporté que c’était un bien triste spectacle. Le château est à l’abandon. L’herbe a tout envahi, même la fameuse rotonde où les Fouquet nous avaient accueillis. Si le pauvre savait...

– Nous reparlerons de tout cela plus tard François. Nous sommes attendus chez madame de Lafayette. Il y aura Boileau, Scarron et peut-être Molière.

– Allez-y-seule, je suis trop fatigué.

Louvois alla se coucher et s’étendit tout habillé sur le lit. Le jour était largement levé quand un valet vint le réveiller.

– Monsieur, monsieur...

– Oui, quoi ? maugréa Louvois en sursautant.

– Un cavalier demande à vous voir !

– Qui est-ce ?

– Un mousquetaire du roi.

– Fais-le patienter dans le salon rose.

Louvois bâilla et remit sa perruque. Il se rendit au salon et vit un officier du corps des mousquetaires du roi qui se précipita vers lui.

– Monsieur le marquis, je vous apporte une bien triste nouvelle : Madame vient de rendre son âme à Dieu.

– Quoi ? cria Louvois. Ce n’est pas possible. Je l’ai vue il y a quelques jours à son retour d’Angleterre ! Qu’est-il arrivé ?

– On craint un empoisonnement. Elle a bu une tasse de chicorée et elle s’est mise à se tordre. Vers deux heures trente, après d’horribles souffrances, elle a quitté ce monde.

– La pauvre, si jeune, elle venait juste d’avoir ses vingt-six ans ! Qu’a dit le roi ?

– De prévenir les gens de son Conseil. C’est ce que nous

faisons. Je crois savoir qu'il a ordonné une autopsie.

Louvois resta prostré quelques instants. Si on avait empoisonné Henriette-Anne, c'était sans doute lié à sa mission en Angleterre. Mais qui pouvait avoir intérêt à la tuer ? Des tueurs à la solde des Pays-Bas ou de l'Espagne sachant son influence et son rôle auprès de son frère ? À moins que...

Louvois songea à Colbert. Non, se dit-il, cet homme est trop prudent. Pourtant avec l'habileté que l'on lui reconnaît, il aurait très bien pu manipuler quelqu'un. Ce genre de démarche correspondait tout à fait à l'individu. Pour s'en prendre à la cousine et belle-sœur du roi, il fallait quand même être inconscient ou bien... sûr de son coup.

Louis XIV, prévenu de l'état de sa belle-sœur, s'était rendu à Saint-Cloud.

Il avait assisté à l'agonie de Madame. Cette vision de cette jeune femme qui avait été sa maîtresse et qui se tordait de douleur l'avait profondément marqué. Il n'avait pu s'empêcher de faire le rapprochement entre cette fin tragique et le traité qu'elle venait de ramener d'Angleterre. Il avait été signé le premier juin, elle était rentrée le 15 et voilà qu'elle mourait le 30.

Une mort plus que suspecte, avaient affirmé les médecins. Le roi les convoqua :

– Messieurs, ce que nous allons vous dire doit rester un secret absolu. Vous allez pratiquer une autopsie sur la personne de Madame. Mais s'il vous apparaissait que la cause de la mort pût provenir d'un empoisonnement, je vous fais défense de le dire. L'épouse de Monsieur, frère du roi, ne peut avoir été empoisonnée. Moi seul dois connaître la vérité. Il en va de votre vie car il en va de l'intérêt du royaume.

Personne ne devait connaître les conclusions rapportées au roi. Officiellement on trouva le foie de madame en charpie et

plusieurs autres organes gâtés.

Colbert ne put cacher sa satisfaction. Madame était morte, le parti de l'Angleterre perdait sa meilleure ambassadrice. Il écouta stoïquement l'oraison funèbre prononcée à Saint-Denis par Bossuet « ... Ô nuit désastreuse, ô nuit effroyable, madame se meurt, madame est morte... » Ce Bossuet a du talent, reconnut Colbert. Mais dans cette cathédrale, au milieu de toute cette foule, il ne sentait pas à l'aise. Chacun connaissait son inimitié pour la défunte. Certains le regardaient avec des yeux trahissant le soupçon. Le roi ne l'avait pas salué de la tête en arrivant. Colbert se sentit seul.

Dans les jours qui suivirent, ce dernier fit savoir au chevalier de Lorraine, son informateur revenu d'exil un mois plus tôt, qu'ils ne devaient plus se voir pendant quelque temps. Le roi Louis avait fini, en effet, par céder à sa belle-sœur. Il avait envoyé le chevalier dans une ville de province pour qu'il retrouve la raison.

La réputation sulfureuse du chevalier ne peut que nuire à mon image, admit Colbert. Et qui sait même si Louvois ne ferait pas diligenter une enquête par La Reynie... Et personne ne pouvait dire ce qu'il pourrait en sortir. Il connaissait trop bien ce genre d'affaires. Il avait beaucoup appris avec l'instruction du cas Fouquet !

Alors Colbert se noya dans le travail. Lui qui passait déjà quinze heures par jour derrière son bureau ne dort plus que quatre heures par nuit.

De Lionne fut le premier à remarquer les cernes sous les yeux du ministre du Commerce :

– Oh, mais mon cher ami vous avez les paupières bordées de reconnaissance. Quel est le nom de celle qui vous met dans ces états ?

– Sachez, Lionne, que je suis très heureux avec ma femme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne pouvait courtiser la femme d'un homme soumis à l'adversité. Madame Fouquet n'était pourtant pas insensible à cette forte personnalité. De son côté, il n'était pourtant pas question d'abandonner un mari qu'elle aimait et qui était dans la détresse. Tout au plus pouvait-elle songer en secret à des moments de tendresse entre eux et parfois à des étreintes furtives. Madame Fouquet était encore bien jeune et pleine de vie.

D'Artagnan reprit la route de Paris quatre jours plus tard. Son prisonnier, Lauzun, prenait ses marques. Il avait déjà aperçu madame Desobries. Ce qu'il en avait retenu le conforta dans l'idée d'une amélioration prochaine de son sort.

Les ennuis de Saint-Mars allaient commencer.

Maastricht, juin 1673

Madame était morte mais sa politique se mettait en place. En vertu du traité secret de Douvres, Charles II avait déclaré la guerre à la Hollande bientôt suivi par le roi de France. Dans le camp de l'Espagne et des alliés des Provinces-Unies, on comprenait mal l'attitude de l'Angleterre jadis opposée à la France. La flotte franco-anglaise fut pourtant défaite par l'amiral Ruyter à Solebay.

Louis XIV voulait venger ce cuisant échec. Il entreprit de s'attaquer à la plus redoutable place hollandaise : Maastricht.

En ce mois de juin il avait réuni d'importantes forces devant la ville. Tous ses maréchaux étaient là, dont Condé. Les mauvaises nouvelles s'accumulaient. L'électeur de Brandebourg, le duc de Lorraine et l'Autriche avaient rejoint la coalition ennemie. Il fallait prendre la ville quel qu'en fût le prix.

Louis XIV contemplait les énormes murailles et se demandait comment pénétrer des défenses aussi solides. L'artillerie adverse ne laissait pas ses troupes approcher. Condé et les autres maréchaux étaient d'avis de lancer un assaut général.

– Il y aura de grandes pertes, observa le roi.

– Sire, répondit Créquy, il n'y a pas d'omelette sans casser quelques œufs.

– Mais nos effectifs ne sont pas renouvelables si aisément...

– Sire, intervint Louvois, je crois que les assauts aveugles n'ont plus de sens.

– Que voulez-vous dire ?

– Qu’une bonne stratégie épargnerait les hommes et serait plus efficace. Nous avons demandé au marquis de Vauban de venir et d’apporter son matériel et ses idées, donnons-lui la chance de les mettre en œuvre.

– Nous avons réfléchi aux thèses de monsieur le marquis. Je crois que l’heure est arrivée de voir ce qu’il en ressortira. Monsieur Vauban, je vous donne carte blanche pour mener ce siège. Messieurs, aucune initiative ne sera prise sans son accord.

– Mais sire, intervint Créquy, les militaires que nous sommes ne peuvent être pas être subordonnés à... un ingénieur.

– J’entends prendre cette ville, et vite. Je sais qu’avec les méthodes habituelles ce sera long, hasardeux et couteux en pertes humaines. Monsieur le marquis de Vauban, mettez-vous au travail. Vous avez notre entier soutien.

En quelques jours Vauban avait fait établir deux défenses. L’une face aux assiégés, la seconde tournée vers l’extérieur. Il avait pris soin de placer ces défenses et redoutes au-delà de la portée des canons ennemis. L’armée fut installée au milieu. À peine avait-on achevé ces travaux qu’il lança une série de tranchées vers les deux points qu’il avait choisis pour concentrer une attaque. Mais il prit soin de ne pas faire des tranchées rectilignes afin d’éviter les tirs en enfilade. Ce n’est qu’après l’achèvement de ces tranchées au parcours déroutant qu’il donna ordre de les relier entre elles par une nouvelle tranchée qui décrivait un demi-cercle parallèle aux défenses ennemies. On pouvait ainsi passer d’un réseau à un autre en cas de nécessité. La dimension des ouvrages étonna les maréchaux. Pourquoi donc une telle largeur ? N’était-ce pas une perte de temps ? Le roi s’en inquiéta.

– Sire, répondit Vauban, donnez-moi encore deux jours pour la réponse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pignerol, mai 1674

Fouquet cogna à la porte pour attirer l'attention des gardes. Il s'en présenta un, de fort méchante humeur car il dormait appuyé contre le mur du couloir.

- Pourquoi ce tapage monsieur Fouquet ?
- Un de mes deux valets vient de rendre l'âme.
- Bon, je vais chercher monsieur de Saint-Mars.

Quelques minutes plus tard le gardien de la forteresse arriva plus irrité encore que son garde. Ne trouvant pas son supérieur, celui-ci avait fait le tour de la forteresse avant de découvrir Saint-Mars avec madame Desobries, attiré qu'il avait été par des plaintes en provenance d'une cellule de la tour d'en bas, en principe inoccupée. Cette découverte enrichit le garde de quelques sols pour prix de son silence.

- On me dit qu'il y aurait un mort ?
- Oui, répondit Fouquet, mon valet Champagne.
- Diable, voilà fâcheuse nouvelle ! Bon. On va faire enlever le corps, commenta Saint-Mars.
- Il faudra songer à le remplacer, se permit Fouquet.
- Oui, certainement, mais il me faudra l'accord de monsieur Louvois sur le nom de la personne.
- Certes, mais que l'on ne traîne pas.
- Je ferai de mon mieux. Ah ! puisque je suis là, autant vous dire la nouvelle. J'ai un nouveau pensionnaire.
- Une personne de qualité ?
- Un moine jacobin un peu particulier. Il a escroqué nombre

de bons chrétiens.

– Ah, un dominicain devenu escroc !... Vous allez toucher une belle pension pour lui !

– Je ne dis rien sur les pensions que m'adresse Louvois. C'est un secret.

– Oui, évidemment... Surtout que vous empochez au moins la moitié...

– Oh, mais monsieur Fouquet, ne revenons pas sur ce sujet !

– Je comprends votre embarras mon ami. Parlez-moi donc de la personne à laquelle vous songez pour remplacer ce pauvre Champagne.

– Je ne songe à personne. Je sais simplement que ce sera affaire délicate. Il n'y a guère de candidat pour partager le sort d'un prisonnier.

– Je sais. Mais il est difficile de jouer au lansquenet ou à la bassette à deux. J'ai besoin au minimum d'un troisième partenaire !

– Oh, si ce n'est que cela, je pourrai de temps en temps venir faire une partie avec vous...

– Je plaisantais Saint-Mars. Larivière ne comprend rien aux jeux de cartes. Il ne joue qu'au reversi... Quant au pauvre Champagne, il aurait fallu commencer à lui expliquer la règle du lansquenet en janvier pour jouer en décembre !

Deux gardes vinrent enlever le corps de Champagne.

– De quoi est-il mort ? demanda Saint-Mars à Fouquet quand le corps passa devant lui.

– Que sais-je ? Fièvre quarte, semble-t-il, mais je ne suis pas médecin. Rassurez-vous, rien qui semble contagieux. Pas de boutons, pas de pustules, pas de rougeurs. Je crois même qu'il est mort en bonne santé !

– Ah ! c'est bien, c'est bien...

– Et madame Saint-Mars, comment se porte-t-elle ?

– Bien.

– Madame Desobries ?

– Mais... je... l'ignore.

– Il se dit pourtant que vous seriez au mieux avec elle.

– Oh, comment peut-on préférer pareilles galéjades !

– Il n'y a rien de mal à cela. Quel homme n'a pas sa maîtresse ? Sachez, Saint-Mars, qu'il n'y a pas d'hommes fidèles, il n'y a que des menteurs ! Ou alors, c'est que cet homme, s'il existe, a de lourds handicaps dans ses rapports à autrui...

– Je... j'ai des bontés en effet pour la veuve Desobries. Elle est seule, vous comprenez. J'adoucis son sort de ma présence réconfortante.

– En somme vous accomplissez un devoir chrétien de charité.

– Il ne faut pas exagérer... Le sacrifice... Je veux dire mes soins auprès d'elle...

– Arrêtez, Saint-Mars, ce que vous vous apprêtez à dire manquera d'élégance envers l'intéressée.

– Mais comment avez-vous su ?

– Tout se sait ici.

– Je proteste. Je garde des secrets et personne ne les percera !

– Votre homme dont le nom ne doit pas être prononcé ?

– Par exemple.

– N'avez-vous pas quelque nouvelle à me communiquer ?

– Vous savez bien que je n'ai pas le droit de...

– Je sais. Mais vous pouvez me parler de choses sans importance... Que deviennent mes amis Louvois, Colbert, La Vrillière ?

– Colbert ? Je le croyais votre ennemi.

– Il l'est assurément mais justement, j'attends sa disgrâce.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas, il en faut. Vous êtes même indispensable à la France. Le roi et moi nous dépensons, vous trouvez les ressources. Chacun son rôle. Cela me convient fort bien. Le roi vous apprécie là où vous êtes, et il m'apprécie là où je suis. Où est le problème ?

Colbert ne savait quoi répondre. Il gonfla son ventre plat et prit une grande bouffée d'air. Il demeura un instant en apnée, le visage rongé par la colère puis brusquement il tourna le dos à Louvois et gagna sa chaise à porteurs.

La désinvolture de Louvois confinait à l'injure. Il devenait urgent de trouver la bonne stratégie pour se défaire de ce prétentieux. Colbert se connaissait. Il se savait tenace, rancunier et rusé. Louvois n'avait plus Brienne et Lionne pour le soutenir. Pomponne, malgré les liens d'amitié envers Lionne et Brienne, restait en dehors des querelles. La partie était loin d'être achevée. Lauzun avait été repris. Et s'il faisait une nouvelle tentative couronnée de succès ? Et si Fouquet l'imitait ? Le roi ne pourrait pas pardonner pareille bévue à son secrétaire d'État à la guerre. Oui, il y avait une idée à creuser. Il était urgent d'y réfléchir.

Pignerol, printemps 1979

Saint-Mars avait eu beaucoup de mal à se remettre de la trahison de la veuve Desobries. La véritable raison de l'indifférence de la veuve s'appelait : Nompar de Caumont ! Il avait eu le culot de lui ravir sa délicieuse Catherine. Cela exigeait une vengeance implacable. Malgré les menaces de Lauzun qui prétendait raconter à madame Saint-Mars les anciennes frasques de son mari, il fut intraitable. Lauzun fut interdit de promenade, personne ne fut autorisé à entrer dans ses quartiers. Le garde qui avait fermé les yeux sur les visites de madame Desobries fut limogé. Les repas du prisonnier furent allégés. Le vin temporairement supprimé. Quant à la veuve, elle fut déclarée persona non grata dans le donjon.

Cette exclusion lui causait des soucis. Sa vie matérielle s'en ressentait puisqu'elle ne bénéficiait plus des largesses de Saint-Mars ou de Lauzun. Elle était surtout dans l'incapacité d'adresser des rapports à Louvois puisqu'elle était exclue de la vie du donjon. Et Louvois ne lui verserait plus de discrets subsides.

Elle dut se résoudre à faire amende honorable. Elle fit passer à Saint-Mars un billet :

À toi, Bénigne.

Je ne sais quel diable a pu me pousser dans les filets de ce marquis véritable suborneur. J'ai ouvert enfin les yeux et je me suis rendu compte que la seule personne qui comptait, c'était toi. Oh, que je hais ce personnage qui m'a conduite sur les

chemins de la perdition ! J'ai perdu mon honneur, j'ai perdu mon amour. Je te demande pardon mon doux Bénigne, je t'implore de me l'accorder. Ainsi partirai-je de Pignerol l'âme plus sereine. J'ai décidé de rejoindre le couvent de Beaune. J'aurai tout le restant de ma vie pour expier mes fautes. Ah, quand je songe à nos rendez-vous du soir, à tous ces moments passés avec toi ! Tu auras été le seul à me donner du plaisir. Car toi, Bénigne, tu es un homme, un vrai.

Je t'embrasse mon doux ami. Adieu.

Ta petite Catherine, bien malheureuse.

Saint-Mars lut et relut la lettre. À chacune des lectures il étouffait une petite larme. Le passage qui vantait ses mérites d'amant « ... tu auras été le seul à me donner du plaisir... tu es un homme, un vrai... » lui donnait de grandes bouffées de chaleur. Il se revoyait aux côtés de madame Desobries, il revivait leurs étreintes... Il était l'amour de la jeune veuve, le vrai mâle.

Il relut encore une fois le billet. Il entra dans un état second. Ah, on ne laisse pas partir une femme comme elle ! Non, jurat-il, il devait la convaincre de rester. Il pardonnait tout. Oui, il oubliait Lauzun et les rebuffades. Il lui fit porter un mot dans la soirée.

Catherine,

Tu as su trouver les mots. Ne pars pas, je te pardonne. Tout va recommencer. Dès ce soir. Rejoins-moi dans notre nid d'amour. Tant pis si ma femme me surprend. Elle devra désormais s'y faire. Je te couvre de baisers.

Ton Bénigne

Madame Desobries, confiante en son empire sur Saint-Mars, ne fut pas surprise de sa réponse. Le soir même elle fit en sorte d'obtenir le pardon définitif du commandant du donjon. Elle en rajouta tellement que son amant dut la supplier de crier avec moins de véhémence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une occasion de montrer au roi combien vous avez le sens de l'intérêt de l'État. Si je pouvais lui dire que vous nous avez rapporté les confidences de Nemo, comme vous l'appellez, je suis certain qu'il serait sensible à la démarche et prendrait des mesures en votre faveur.

– Mon cher Louvois j'apprécie vos efforts pour l'amélioration de mon sort. J'ai toujours su que vous étiez de mes amis. Vous me proposez une sorte de marché que je m'empresserais d'accepter pour mon plus grand profit. Mais, hélas ! Nemo n'a jamais prononcé un mot sur les raisons de sa présence à Pignerol. Puyguilhem vous confirmera.

– Vous mesurez les conséquences de cette situation. Je n'aurai pas d'élément pour intervenir auprès du roi.

– Croyez bien que je suis le premier à le regretter. Nemo est plus têtue qu'une bête. On ne peut lui sortir un mot à propos de sa présence ici. Ce n'est pas faute d'avoir essayé ! Il craint pour sa vie.

Fouquet appréciait Louvois mais il avait vite compris que toute divulgation des confidences de Nemo serait synonyme de prison à vie. On craignait déjà qu'il divulgue ses propres secrets, qu'en serait-il s'il avouait connaître ceux de Nemo ! Il redouta que Lauzun ne tombe dans le piège. S'il parlait, lui aussi finirait ses jours à Pignerol.

Lauzun flaira la manœuvre. Il dénia avoir reçu la moindre confidence.

Louvois interrogea également Danger. Celui-ci n'hésita pas un seul instant : non, il n'avait jamais fait la moindre confidence par crainte de perdre la vie.

Il restait Larivière, le second valet. Celui-ci dit toute la vérité : quand Puyguilhem-Lauzun leur rendait visite, il ne participait pas aux conversations ou aux jeux car il allait se coucher. L'homme ne mentait pas.

Le secrétaire d'État finit par admettre que Danger n'avait pas parlé. Il prit toutefois des précautions.

– Saint-Mars, commença-t-il, Puyguilhem sera libéré bientôt. La Grande Mademoiselle n'a pas renoncé à lui et harcèle le roi. Madame de Montespan pense qu'il serait de bonne politique d'oublier les injures. La sortie du marquis de Puyguilhem n'est qu'une question de temps. J'ignore s'il a reçu des confidences de Danger ou de Fouquet. Pour ce dernier nous ne pouvons rien faire. En revanche pour Danger nous pouvons faire quelque chose.

– Quoi donc ?

– Ôter tout crédit aux éventuels propos de Danger.

– De quelle manière ?

– Voilà ce que vous allez faire. Lauzun jusqu'à sa libération devra être maintenu au secret le plus absolu. Vous transférerez Larivière et Danger dans une cellule éloignée de celles de Fouquet et Lauzun. Vous ferez courir le bruit qu'ils ont été libérés pour bonne conduite.

Dans ces conditions Puyguilhem ne devrait accorder aucun crédit aux éventuels propos de Danger. Qui pourrait croire qu'on remette en liberté des individus détenant des secrets d'État ?

– Le procédé est habile.

– Personne, vous m'entendez Saint-Mars, personne ne devra savoir que les deux valets sont toujours ici. Vous avez commis de grosses fautes. Vous allez devoir les réparer. Vous serez donc condamné à servir seul ces deux prisonniers. La moindre erreur, le moindre écart, la moindre fuite et vous prenez leur place dans leur geôle. J'aurais dû vous faire arrêter. Je vous donne une chance, la dernière. Il n'est plus question que Danger assiste à la messe ou sorte de sa cellule. Pas de promenade, pas de visite. Je ne tolérerai aucune faiblesse. Préparez leur nouvelle cellule. Ils y resteront leur vie durant. Vous ne nommerez désormais les

deux prisonniers que sous le vocable des deux prisonniers de la tour d'en bas. Dès lors qu'ils auront été transférés, il n'y aura plus jamais de Larivière, de Danger, ou de Nemo. Ils auront retrouvé la liberté. Voyez-vous, Saint-Mars, cette ruse n'est pas certaine de réussir. Je n'ai pas d'autre idée. Si elle échoue, je ne serai plus ministre et vous, vous partagerez le sort de ceux que vous gardez aujourd'hui. Votre pension sera de quatre cents livres et vous serez astreint au secret. Madame Saint-Mars partagera votre sort. N'oubliez pas que j'ai dans la place un informateur. Le moindre faux pas me sera rapporté. J'espère avoir été compris ?

– Oui, monsieur.

– Alors vous avez deux jours pour organiser les choses. Dites au gardien qui surveillera la cellule de la tour d'en bas que la moindre curiosité de sa part quant à l'identité des prisonniers le condamnerait à une mort certaine. Donnez un peu de relief à la libération de Danger et Larivière. Parlez-en au gouverneur. Restez vigilant avec Fouquet et Puyguilhem. Ce dernier doit être à l'isolement complet. Ah ! un dernier mot : en ce qui concerne l'ancien surintendant, soyez bon avec lui.

– Sa pension ne permet pas...

– Taisez-vous, Saint-Mars, vous n'êtes pas en position d'émettre des doléances ou des souhaits. Vous êtes en sursis. Ne l'oubliez pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

guise de cadeau de mariage.

Puyguilhem, séducteur invétéré et aventurier sans scrupules, fit tout pour assurer sa condition matérielle. Ce fut rapidement une chose réglée. Dès lors il reprit les chemins de l'aventure, de la séduction et des scandales.

Quand on l'interrogeait sur son séjour à Pignerol, il faisait part à la cantonade de ses exploits, se vantant d'avoir effectué plusieurs tentatives d'évasion, d'avoir séduit les femmes de la place et d'avoir réussi à converser avec Fouquet.

– Oui, il m'a confié certains secrets dont je ne puis parler. Quant à notre geôlier il était comme un des valets de Fouquet : un affabulateur. Si vous saviez ce qu'ils pouvaient raconter pour se vanter ! Le valet a même prétendu avoir eu les faveurs intimes d'une cousine du roi ! Et Saint-Mars prétendait avoir terrassé seul dix adversaires en Espagne et vaincu deux taureaux furieux dans une arène ! Lui qui n'a quitté Paris qu'une seule fois pour Nantes.

– Et ces femmes séduites à Pignerol ?

– Voyons messieurs, pas de noms, il s'agit de vantardises !

La Grande Demoiselle comprit bien vite que Lauzun n'en voulait qu'à sa fortune. Non seulement elle était restée célibataire pour l'attendre mais elle avait sacrifié au roi une partie de ses biens pour obtenir l'élargissement de son mari. La principauté de Dombes et le comté d'Eu avaient dû être cédés au duc du Maine, bâtard légitimé du roi. L'échec se révélait total. Pendant qu'elle se morfondait chez elle, son fêtard d'époux brillait dans les salons, émerveillait de jeunes pousses arrivées de leur province. Lauzun entendait rattraper les dix années perdues à Pignerol.

Louvois le faisait discrètement surveiller. Les rapports ne faisaient état d'aucune indiscretion. Lauzun, de toute évidence, voulait oublier cette époque et ne penser qu'aux plaisirs, au jeu

et aux jolies frimousses qui hantaient Versailles dont les travaux étaient bien avancés.

Son impudence et son manque de tact l'amenaient à organiser parfois chez lui des soirées libertines. Malgré les protestations de sa femme, il invitait des marquises bien trop jeunes pour supporter durablement les effets du veuvage et qui rattrapaient elles aussi le temps perdu avec un barbon impotent ou un vieux birbe impuissant. Se mêlaient à cette faune licencieuse des toutes jeunes filles naïves persuadées de faire leur entrée dans le monde en se rendant chez la Grande Demoiselle. Lauzun possédait d'incontestables qualités. Il était beau parleur, séduisant, cultivé, rusé à l'extrême. Les victimes ne voyaient pas tout de suite les objectifs cachés de ces soirées et quand elles les discernaient, il était souvent trop tard. Pour leur virginité.

Louvois n'était pas le seul à s'intéresser à Lauzun. Colbert avait, lui aussi, affecté un homme à sa surveillance. Il était connu que Lauzun avait eu des conversations avec Fouquet, il était donc décidé à en connaître le contenu.

La mort de son ancien rival avait pris de court le secrétaire aux finances. Il avait dû supporter les regards de travers de nombre d'amis ou relations de l'ancien surintendant. Mais sa situation le mettait à l'abri de mesures de rétorsion. Le roi ne venait-il pas de confier à son frère, Charles Colbert de Cressy, le secrétariat d'État aux affaires étrangères en remplacement de Pomponne, tombé brutalement en disgrâce ? Ah, cette disgrâce, un coup de génie ! se disait-il avec un sourire gourmand.

Il est vrai que l'ancien titulaire du poste n'était pas un homme des alliances, des complots, des coups tordus. Dans cet univers de carnassiers il détonait. Louvois lui avait proposé un pacte mais Pomponne n'en avait compris ni l'intérêt ni la finalité. Le ministre de la guerre l'avait prévenu : si vous ne

montrez pas les dents, Pomponne, vous serez mangé. Ici on dévore ou l'on est dévoré !

Avec son frère, Colbert tenait donc la Maison du roi, les affaires étrangères, la marine, les finances, sans compter que le grand chambellan faisait partie de ses amis proches. Seul le lieutenant général de la police, La Reynie, se montrait jaloux de son indépendance. Il avait aussi le grand tort d'apprécier Louvois. Quel ingrat, songeait Colbert, moi qui lui ai fait obtenir ce poste !

Mais l'économie du pays se portait plutôt bien grâce aux initiatives du ministre. La France avait réalisé de grands progrès sous son impulsion. Le rôle de l'État était prépondérant dans la création de manufactures. La recherche forcenée d'excédent de la balance du commerce extérieur conduisait à subventionner les exportations et à taxer les importations. La constitution de réserves d'or et le protectionnisme face aux importations eurent le meilleur effet sur la prospérité du pays. Les impôts rentraient, les mauvais payeurs ou les fraudeurs étaient impitoyablement poursuivis. Il songea un moment à créer une taxe sur les biens possédés payable par tous. Il dut renoncer bien vite devant le tollé qui s'éleva aussitôt. Le roi fut courroucé :

– Enfin Colbert il y a deux choses fondamentales sur lesquelles repose la monarchie : les nobles ne paient pas d'impôt et se transmettent les charges rémunérées. On ne joue pas avec cela, Colbert !

– Sire, ne pensez-vous pas qu'une petite contribution... Cela aiderait à faire circuler les biens donc l'argent... Si tout le monde payait l'impôt, il serait mieux accepté et on pourrait songer à l'augmenter.

– Il suffit. Ne me parlez plus de ces idées ridicules. Songez plutôt à préparer notre installation à Versailles. Nous tenons à y séjourner à titre définitif dès cette année.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– De sa fille mariée à Guillaume d’Orange, le chef des armées de Hollande, Majesté.

– Nous voulons que ce pays redevienne une terre catholique. Nous apporterons à notre cousin Jacques II toute l’aide dont il aura besoin. Louvois, vous resterez après le Conseil, nous avons à vous entretenir de certains préparatifs militaires. Pour l’heure, il nous faut entendre le lieutenant de police. Monsieur de La Reynie, parlez-nous de cette proposition de nouvelle organisation.

– Elle est très simple Majesté. Je propose de supprimer les examinateurs du Châtelet. Ils intégreront un nouveau corps que je suggère d’appeler corps des commissaires de police. Paris sera divisé en dix-sept quartiers avec deux commissaires chacun pour en contrôler la sécurité. Ils me rendront compte quotidiennement. Je propose aussi à Votre Majesté de créer un corps d’indicateurs chargés d’infiltrer certains milieux. Ils seront payés pour ce faire. Je pense qu’il est important de créer un corps semblable pour infiltrer aussi les prisons. C’est là que l’on peut apprendre ce qu’il se passe dans les bas-fonds.

– Vous les appellerez comment, vos... informateurs ?

– Ils ont déjà un nom, sire. On appelle les premiers les mouches et les seconds les moutons.

– Va pour vos mouches et vos moutons. Nous approuvons votre réforme. Vous verrez avec le secrétaire d’État aux finances comment organiser les choses de ce point de vue. Nous devons vous dire que nous avons apprécié la manière avec laquelle vous nous avez débarrassé de cette Cour des Miracles.

– Il n’en reste que des cendres, sire.

– Vous les avez enfumés, c’est très bien, dit le roi en riant.

Louis XIV mit fin au Conseil. Louvois se demandait ce que le roi lui voulait. Cet aparté avait eu le don d’irriter Colbert de Seignelay. C’était déjà un point positif.

Le monarque attendit que tous les autres membres du Conseil soient sortis. Il s'adressa alors à son ministre de la guerre :

– Nous craignons que la situation du successeur du regretté Charles II soit en effet plus délicate que ces messieurs le pensent. Il ne faudrait pas que les vieilles histoires ressortent. Êtes-vous certain aujourd'hui qu'il n'y a jamais eu de fuites à propos du traité secret entre Charles et moi ?

– Nous ne sommes jamais sûrs de rien, Majesté. Mais toutes les précautions ont été prises. Un seul homme, semble-t-il, a eu connaissance des documents. Il est sous mon contrôle. Je me suis assuré qu'il ne puisse parler à quiconque. Il est au secret absolu.

– Nous l'espérons Louvois. La moindre indiscretion apporterait matière aux ennemis du roi Jacques. N'oublions pas que certaines dispositions du traité sont toujours d'application. Cette affaire de religion est bien plus importante qu'on ne l'imagine. L'anglicanisme partage avec les protestants le rejet de Rome. C'est un point commun qui ne manquera pas de déboucher un jour sur des alliances politiques et militaires. C'est pourquoi il faut tout faire pour que l'Angleterre retrouve le bon sens et l'autorité de Rome.

– Je partage totalement l'opinion de Votre Majesté.

– Colbert était un grand serviteur de la Couronne mais nous connaissions son hostilité envers l'Angleterre... Je sais qu'il se murmure qu'il aurait eu à voir dans la mort d'Henriette-Anne. Nous allons vous confier un secret, Louvois : ma cousine d'après les médecins était malade de longue date mais ils n'écartent pas qu'on ait pu abrégé ses jours. Cela n'est pas tolérable que l'on puisse s'en prendre à la femme de Monsieur mon frère. Sa nouvelle épouse, la princesse Palatine, colporte des rumeurs insupportables. Faites-lui comprendre qu'elle doit

cesser. Même si elle avait raison, quod non, l'intérêt du royaume exige que la mort de ma cousine fût naturelle.

Quand Louvois sortit dans la cour pavée, les deux Colbert se tenaient au pied de leurs carrosses en conversant avec un marquis empoudré et ridicule dans sa culotte en satin gris trop moulante pour sa corpulence. La femme qu'il traînait à ses côtés portait un manteau d'écarlate. Louvois reconnut les d'Arsonville récemment admis à la Cour. Colbert de Seignelay avait engagé la conversation avec eux uniquement pour attendre la sortie de Louvois et savoir ainsi combien de temps le roi le garderait. L'oncle et le neveu dans leurs habits désespérément noirs ressemblaient à deux corbeaux perdus dans un parterre de fleurs multicolores. Il est vrai que le marquis d'Arsonville n'avait pas lésiné sur les rubans et plumes aux couleurs chatoyantes. Même les jarretières étaient fleuries. Le contraste avec les habits des deux ministres était saisissant.

En rentrant chez lui, Louvois réfléchit aux propos du roi. Si le secret de Danger était bien gardé, il serait néanmoins prudent de redoubler de précautions. Exilles présentait des faiblesses. La cellule des prisonniers n'était pas assez isolée et ne mettait pas à l'abri d'un mauvais concours de circonstances. Madame Desobries avait signalé deux ou trois événements fâcheux qui avaient failli mal tourner.

Louvois fit le tour des forteresses qui présentaient de meilleures garanties. Il en était deux qui ressortaient : Belle-Île et Sainte-Marguerite. Cette dernière avait l'avantage de répondre aux aspirations de Saint-Mars. Située au large de Cannes, elle offrait toute garantie quant à la sécurité.

Après bien des hésitations le ministre de la guerre prit sa plume :

Monsieur le gouverneur,

Après avoir été avisé par mes soins de votre désir de quitter

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hôtels particuliers. Versailles devenait une ville champignon. On se devait, si on n'était pas logé dans le château, de résider le plus près possible de Sa Majesté. Ainsi pouvait-on entrevoir le roi dans ses promenades et affirmer ensuite dans les salons parisiens : « J'ai vu encore ce matin le roi à Versailles, il a eu la bonté de me saluer. »

Barbezieux décida de ne pas passer pour un sot devant ses confrères : il ne dirait rien de cette affaire et la réglerait lui-même. Sa décision prise, il se sentit soulagé et salua son voisin qu'il avait jusqu'alors ignoré. Le vieil homme inclina la tête. Barbezieux réalisa qu'il s'agissait de La Fontaine. Il venait de publier le livre XII de ses *Fables*. Son état de santé ne lui permettrait sans doute pas d'en écrire un treizième... La tuberculose s'intéressait beaucoup trop à lui.

De retour chez lui, il prit sa plume et adressa un court message à madame Desobries :

Madame,

Avant de prendre une décision, il me serait agréable que vous me révélassiez le genre d'information que vous êtes censée détenir. Vous comprendrez que je m'entoure de précautions avant de dépenser l'argent de la Couronne. Je dois vous signaler que vous n'apparaissez pas dans les comptes tenus par feu mon père, marquis de Louvois.

Louis Le Tellier, marquis de Barbezieux.

Quand elle reçut la lettre, la veuve Desobries reprit espoir. Elle ne savait pas grand-chose. Il fallait donc se faire allusive. Au besoin elle inventerait quelques détails propres à troubler le nouveau secrétaire d'État. Elle se contenta, dans un premier courrier, d'affirmer que Fouquet avait révélé des secrets concernant le Vatican et distillé des confidences sur le mariage de feu la reine Anne d'Autriche, mère du roi Louis, avec Mazarin. Elle ajouta qu'un prisonnier dont on devait taire le

nom serait un Grand du royaume très proche du roi.

Ces révélations ébranlèrent Barbezieux. Il fallait éclaircir cette affaire. Il décida de se rendre à Sainte-Marguerite pour entendre la veuve. En attendant, il n'était pas question de la laisser en liberté. Il envoya par retour des ordres stricts à Saint-Mars :

Monsieur le gouverneur,

Pour des raisons sur lesquelles Sa Majesté exige la plus grande discrétion, je vous mande de procéder à l'arrestation de madame veuve Desobries. Elle ne devra entretenir aucun contact avec l'extérieur. Vous ne devrez lui poser aucune question ni entendre ses propos, vous limitant aux nécessités du service. Si cette personne devait évoquer en quoi que ce soit la vie actuelle à Lérins ou celle passée à Pignerol ou Exilles, vous m'en informerez aussitôt. Vous préviendrez aussi la prisonnière que toute confiance de sa part menacerait sa vie. Je vous demande d'accorder la plus haute importance à mes instructions.

Louis, marquis de Barbezieux

Saint-Mars relut plusieurs fois la lettre. Il était atterré. Il ne comprenait pas ce qui venait d'arriver. Quel crime avait pu commettre sa douce maîtresse ? En quoi pouvait-elle intéresser le secrétaire d'État ? Toute la journée il retourna la question sans avoir le moindre début de réponse. Il se résolut alors à rendre visite à madame Desobries. Quand il poussa sa porte, la femme remarqua le teint livide de son amant.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Bénigne, tu es pâle comme un mort ?

– Tiens, lis cette lettre.

Quand elle eut pris connaissance du contenu, madame Desobries se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer.

– Comprends-tu quelque chose à tout cela ? demanda le

gouverneur.

– Non, répondit-elle entre deux sanglots.

– Il doit pourtant y avoir une raison ! Me cacherais-tu quelque chose ?

– Non...

Le ton était mal assuré. Saint-Mars le remarqua.

– Allons, Catherine l'heure n'est plus aux cachoteries. Si tu as quelque chose à dire, c'est maintenant. Je dois exécuter les ordres. Parle, je t'en prie !

– Je... je t'ai caché quelque chose mon doux ami... Je, j'étais l'informatrice de monsieur Louvois.

– Toi ?

– Oh, mais cela n'a rien à voir avec notre liaison. Je t'aime, Bénigne. Les renseignements que je fournissais ne te mettaient jamais en danger, juste de quoi justifier ma pension.

– Comment as-tu pu ?... Tu m'as trahi, Catherine !

– Je te jure...

Les dénégations de sa maîtresse ne convainquirent pas le gouverneur. Il fit enfermer madame Desobries dans... leur nid d'amour.

Sonné par l'énormité de la nouvelle, il finit par retrouver ses esprits. Les choses lui apparurent moins calamiteuses. Certes il avait été le jouet de cette femme mais elle était sûrement sincère quand elle affirmait l'avoir toujours aimé. Et puis, quelle importance maintenant ? Elle était là, à sa merci. Il continuerait son commerce avec elle. Catherine désormais était totalement entre ses mains. Cette perspective redonna un regain d'intérêt à sa liaison et sa convoitise envers sa prisonnière en fut attisée.

Il s'empressa de faire lire la lettre à sa femme. Celle-ci n'eut pas le triomphe modeste :

– Ah, je savais bien que cette ripopée était non seulement une traînée mais un judas ! Tu vas maintenant lui faire payer sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prisonnier dont on ne prononce pas le nom me contrarient. Sa Majesté va finir par les ouïr et s'en alarmera. Il se dit que vous n'êtes pas étranger à tout ce tumulte.

– Monsieur le secrétaire d'État, croyez bien que je suis étranger à tout cela. Votre père connaissait ma discrétion... Je vous assure...

– Il suffit, Saint-Mars. Vous voudrez bien dire maintenant que cet homme porte un masque parce qu'il a été défiguré. Ce sera votre seule version désormais.

– Mais qui serait-il ?

– Laissez les gens dire ce qu'ils veulent à ce sujet mais en ce qui vous concerne, gardez le silence. Le masque n'aura pas pour but de cacher qui il est mais qui il n'est pas. Mon père vous avait-il donné les raisons de la présence de Danger à Pignerol ?

– Je l'ai toujours ignoré.

– C'est très bien, ne cherchez pas à savoir.

Saint-Mars regagna la Bastille satisfait. Les remontrances de Barbezieux étaient restées bien policées. L'essentiel, c'est que Paris continuerait à le considérer comme quelqu'un d'important. Tant qu'on ignorerait l'identité de son prisonnier, il bénéficierait de la considération générale. Il fallait toutefois éviter d'enfreindre les consignes du ministre. Mais maintenant cela ne posait aucun problème. Bien au contraire. Chaque fois qu'il serait interrogé sur le sujet, il se réfugierait derrière le secret d'État ! C'est encore mieux ! reconnut-il.

*

Louis Le Tellier, marquis de Barbezieux, s'intéressait fort peu aux prisons du royaume. Il s'intéressait d'ailleurs à fort peu de choses à l'exception des femmes, du jeu et des soirées mondaines. Il attendait depuis plusieurs années d'être élevé

officiellement à la dignité de ministre d'État. Mais le roi n'avait pas une haute opinion de son secrétaire d'État à la guerre et il retardait cette nomination. Au lieu de se consacrer à sa tâche pour mériter sa promotion, Barbezieux demanda à son oncle l'archevêque de Reims d'intervenir en sa faveur. Le roi ne laissa pas d'espoir au prélat lui faisant remarquer que le neveu était plus fêtard que travailleur. De surcroît il était hautain et mal élevé envers ceux qu'il recevait : On ne fait pas faire antichambre aussi longtemps aux officiers avant de les recevoir, ajouta le monarque.

L'évêque se rendit à la Bastille.

– Mon neveu, commença-t-il, Sa Majesté n'entend pas vous élever au grade de ministre dans l'immédiat. Elle considère que vous ne consacrez pas assez de temps aux affaires du royaume. Vos soupers, vos escapades galantes, votre morgue envers vos subalternes l'irritent. Il vous appartient de modifier profondément votre conduite.

– Très bien, mon oncle, je sais maintenant que je n'ai aucun espoir.

– Je n'ai pas dit cela.

– Je sais, c'est moi qui le dis.

Barbezieux, loin de s'amender, se mit à plonger davantage dans les plaisirs et la débauche. Dans les salons il laissait percevoir sa rancœur envers le roi. En aparté il confia à d'Armentières, le plus grand potinier de Paris :

– Le roi devrait laisser davantage les hommes de l'art régler le sort des batailles. Il se veut omniprésent et, reconnaissons-le, ses initiatives ne sont pas toujours heureuses...

– Mais, mon cher, vous critiquez ouvertement Sa Majesté !

– Ce que je dis, c'est pour la grandeur du royaume. Notre roi a bien d'autres qualités : il est intelligent, il sait s'entourer et il aime les arts. Certes il a parfois la rancune excessive et manque

parfois de clémence.

– Comme vous y allez ! un roi doit faire plus d’efforts pour se montrer rigoureux que pour faire preuve de mansuétude. Nous, nous pouvons nous permettre de céder à la clémence ou à l’indulgence, pas lui.

– J’entends bien, monsieur d’Armentières, mais l’affaire Fouquet ? Ne croyez-vous pas que ce fut un peu excessif ? Et l’homme qui est en prison depuis 1669, que dire ?

– On ignore qui il est.

– Moi, je le sais. Et j’estime que l’on ne doit pas laisser si longtemps en forteresse un membre de la famille.

– Quoi ! Qu’insinuez-vous ?

– Rien, je dis simplement ce que mon père m’a confié avant d’aborder la mort.

– Et que vous a-t-il dit ?

– Le prisonnier dont on parle serait un frère de Sa Majesté ! Je n’en ai pas la preuve... mais la ressemblance est étonnante.

– Vous avez vu son visage ?

– Une fois. Mais je compte sur vous pour ne rien dire à personne de toute cette affaire.

– Cela va de soi.

– Je vous sais homme d’honneur et donc de parole.

L’aigreur de Barbezieux envers le roi ne faisait que croître. Plus il pensait à cette idée de frère adultérin, plus il la trouvait délicieusement dévastatrice pour le roi mais dangereuse pour lui. Il cessa d’évoquer cette explication. On l’entendait suggérer à l’occasion que le prisonnier pouvait être un prince du sang, prenant au passage la précaution de dire qu’il tenait cette information du gouverneur de la Bastille.

À Paris ou à Versailles on ne s’intéressait plus à l’affaire. Tous les esprits étaient tournés vers le seul sujet de préoccupation : Allait-on, oui ou non, restaurer la capitation ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au mois d'avril le fils de Louis XIV décède à son tour. C'est désormais le petit duc d'Anjou, l'arrière-petit-fils du Roi-Soleil qui devient le dauphin officiel.

Le monarque vieillissant est très affecté. L'avenir du royaume repose sur ce bambin. « Si je meurs, songe le roi, c'est mon neveu qui sera régent. Une catastrophe. Philippe II d'Orléans est libertin, athée, fêtard. Il entretient des relations coupables avec sa propre fille, la duchesse de Berry. Une honte, une tache, un déshonneur. »

La mort de Monsieur son frère en 1701 avait déjà profondément ébranlé le roi Louis. Le siècle avait mal débuté et les choses ne s'arrangeaient pas.

On ne pouvait laisser la France entre les mains d'un débauché. Il était urgent d'organiser un conseil de régence. Le roi en parla aux deux femmes qu'il appréciait entre toutes : madame de Maintenon et la femme de feu son frère, la princesse Palatine.

Déjà plus de soixante-dix ans de règne dont près de soixante pendant lesquels l'État s'est confondu avec son monarque. Louis est usé. Mais il ne renonce pas. Il doit ramener la paix et préparer sa succession. Alors il continue à se battre.

À Versailles on sent que la fin approche. Des courtisans quittent le château pour retourner vivre à Paris. La noblesse déteste l'odeur de la mort. On se rue sur les hôtels particuliers. Les prix des immeubles du Marais montent en flèche. Saint-Germain s'anime. Versailles se brade, Rambouillet se solde. Restent ceux qui attendent encore une promotion, un nouveau titre, une nouvelle rente, une nomination avantageuse, priant le ciel que Sa Majesté ne tarde pas à signer les actes, on la dit mal en point.

Le roi ne transige pas. Surtout avec la religion. Les protestants continuent à être persécutés, plus que jamais. Des

centaines de villages sont rasés pour couper les vivres des camisards. Avec madame de Maintenon il se sait bon chrétien, encore meilleur catholique et grand défenseur de l'Église apostolique et romaine. Une consolation pour ses vieux jours. Des partisans de l'Église réformée meurent sous les coups du maréchal de Montrevel avec la bénédiction papale mais le roi comme tous les intégristes pense gagner son paradis.

Étrange fin de règne. Le pays est ruiné par le coût des guerres. Les famines ont tué à deux reprises, le froid a endormi les survivants. Beaucoup l'ont été pour toujours. Vatel n'est plus là pour organiser les fêtes, Lully ne peut plus composer sauf à le faire dans l'au-delà. Racine, Molière, Corneille et l'année dernière Boileau sont morts. Tout comme Lebrun, Le Nôtre, La Fontaine, La Bruyère, Saint-Simon, mesdames de Sévigné, La Fayette, Scudéry... Tous ces talents le roi Louis les a découverts pour beaucoup d'entre eux et encouragés pour la plupart. Il n'avait qu'un rival pour la détection des artistes : Fouquet.

« Ah ! ce surintendant, s'il avait été moins... arrogant ? séducteur ? ambitieux ? Oui, c'est ce que je disais : nous nous ressemblions de trop. Sauf que moi je n'ai jamais volé. Ou alors par nécessité et la victime dans ce cas, c'est le peuple. Mais c'est normal. Peut-être aurait-il pu avoir sa place. Mais y a-t-il de la place pour deux êtres d'exception ? Le pouvoir ne supporte pas le bicéphalisme. Ou alors c'est que l'un des deux fait semblant. Et un Roi-Soleil ne peut accepter qu'on lui fasse de l'ombre, fût-ce celle d'un arbre ou d'un Écureuil. Le vrai pouvoir ne peut être qu'absolu. C'est bien ce que Mazarin m'a appris. Je vous dois tout, Éminence, ma culture, mon sens de l'État. Je vous pardonne d'avoir eu des relations coupables avec ma mère. J'en ai bien eu avec votre nièce. Ah, Marie Mancini, toi qui m'as fait découvrir que j'étais un homme, comme je regrette ce temps de l'insouciance et des premiers plaisirs ! Ce

fut ensuite ma cousine Henriette, puis ma douce Louise, morte au début de cette année... Encore une mort. Françoise Adélaïde, ma Montespan, elle aussi partie. Dieu lui aura-t-il pardonné ses fautes ? Madame Scarron m'a apporté la sérénité. Elle est ma femme devant Dieu. Elle a été tout pour moi, la mère des petits bâtards que madame de Montespan m'a donnés, ma confidente, ma maîtresse puis ma femme et maintenant ma très chère amie. La vie peut se résumer par les femmes que l'on a eues, par les guerres que l'on a menées, par les êtres chers que l'on a perdus au fil des ans. »

Quand on revoit ainsi sa vie, c'est que le terme en est proche.

Le roi Louis malgré son âge chassait encore. À son retour de la forêt de Marly, il ressentit des vilaines douleurs dans la jambe. Son médecin, Fagon, fut formel, il s'agissait d'une sciatique. Quelques jours après des taches noires apparurent. On était le 20 d'août. Aussi compétent que les médecins de Molière, Fagon s'entêta. Mais la gangrène atteignit l'os. Le roi pourtant fit face à ses obligations. Il montra un courage qui fit l'admiration des courtisans. Il eut deux ou trois jours de répit mais le mal revint avec plus de virulence. Louis ne quitta plus sa chambre. La médecine s'avouait incompétente. Elle l'était. Il voulut faire ses adieux. Trois fois il les fit à madame de Maintenon. Il prit congé aussi de sa belle-sœur, la Palatine, pour laquelle il avait beaucoup d'affection. Il fit venir une grande partie de la Cour, à deux reprises, pour dire « À vous revoir, ou plutôt, adieu... » Puis il demanda à ce que l'on fît venir son arrière-petit-fils, le futur Louis XV. Il lui dit d'approcher et le regarda avec émotion et tendresse. Le vieillard lui déclara : « Soyez un prince pacifique, ne faites pas la guerre, c'est la ruine des peuples. Je l'ai trop aimée, je m'en repens. » Le 30 du mois d'août Louis le quatorzième entra dans un semi-coma.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mes chemins secrets, Jacques Pradel.
Le Roman de Prague, Hervé Bentégeat.
Le Roman de l'Élysée, François d'Orcival.
Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.
Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.
Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.
Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.
Le Roman de Rio, Axel Gyldén.
Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.
Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.
Les Romans de Venise, Gonzague Saint Bris.
Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.
Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.
Le Roman de Québec, Daniel Vernet.
Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.
Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.
Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.
Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.
Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.
Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.
Le Roman du désert, Philippe Frey.
Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.
Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.
Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.
Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.
Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.
Le Roman du Mexique, Babette Stern.
Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.

Le Roman de Nice, Jean Siccardi.
Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.
Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.
La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.
Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.
Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.
Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.
Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.
Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.
Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.
Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Kari c 2010.
Le Roman de Tolstoï, Vladimir Fédorovski.
Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.
Le Roman de Saigon, Raymond Reding.
Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.
Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.
Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.
Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.
Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.
Le Roman des Marins, Laurent Mérer.
Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.
Le Roman de Hemingway, Gérard de Cortanze.
Le Roman des papes, Bernard Lecomte.
Le Roman des morts secrètes de l'Histoire, Philippe Charlier.
Les Romains du Mont Saint-Michel, Patrice de Plunkett.
Le Roman de la Louisiane, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman de l'espionnage, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du Juif universel, Elena Bonner, André Glucksmann.
Le Roman de Raspoutine, Vladimir Fédorovski, Grand Prix
Palatine du roman historique 2012.
Le Roman des aventuriers, François Cérésa.
Le Roman du Siècle rouge, Alexandre Adler, Vladimir
Fédorovski.
Le Nouveau Roman de l'Élysée, François d'Orcival.
Le Roman de la Syrie, Didier Destremau, Christian Sambin.
Le Roman de la gauche, Hervé Bentégeat.
Les Romains de la Corse, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.
Le Roman de Londres, Nelson Monfort.
Le Roman du Rock, Nicolas Ungemuth.
Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique, Bernard
Brigouleix, Michèle Gayral.
Le Roman du parfum, Pascal Marmet.
Le Roman des tsars, Vladimir Fédorovski.
Le Roman de Charles Trénet, Nelson Monfort.
Le Roman des héroïnes de Dieu, Louis Daufresne.
Le Roman de Charlotte Corday, Hélène Maurice Kerymer.
Le Roman du masque de fer, Michel Ruffin.

